

In memoriam de l'*outsider*

de Alexia Clorinda



Ibrahima Sow, Dakar 2016

C'est après beaucoup de hasards, d'aventures, de risques, de lectures, de nomadismes, d'errances à la fois géographiques et intellectuelles, qu'enfin j'ai rencontré ce philosophe qui affirmait l'intersectionnalité des disciplines, qui pensait au-delà du *Black & White*, des frontières et des codes, des classes et des exclusions afin que rien de ce qui est humain ne lui fût étranger.

C'est lorsque j'ai débarqué à l'IFAN en janvier 2016, alors perdue au milieu de mes recherches, problématisant la question du syncrétisme religieux et culturel, que j'ai eu le privilège de rencontrer le Pr Ibrahima Sow et le bonheur ensuite de rester à ses côtés, en tant qu'amie et chercheuse.

J'ai énormément appris à travers ses publications scientifiques, ses conférences, lors de nos conversations autour d'un thé ou d'un *ceebu jën* ou en suivant ses débats à l'Université ou l'Institut panafricain de Sécurité.

Il déclinait son savoir dans la pluralité des media: ses interventions à la télévision, à la radio ou dans la presse étaient des occasions pour penser le réel et s'engager philosophiquement dans la société, dans le politique, car la politique est une affaire trop sérieuse pour la laisser aux politiciens.

À la manière d'un intellectuel organique selon la vision de Gramsci, il concevait le devoir de la recherche de la vérité comme une responsabilité immanente des actes quotidiens.

Par lui, j'ai vécu une vraie initiation : j'ai été initiée à une herméneutique des représentations mentales, des signes et des pratiques sociales sénégalaises, qui rendent compte, comme il me l'expliquait alors, d'une vision du monde sans frontières claires entre le réel et l'imaginaire, où l'angoisse existentielle est socialisée par la divination.

Ibrahima Sow était un homme de synthèse: l'éclectisme de son savoir transcendant la fausse opposition entre *vita activa et contemplativa*, s'enracinant tout autant dans le sensible que dans le concept, l'avaient conduit à une exploration scientifique transdisciplinaire et à la création du Laboratoire de l'Imaginaire en 2005, cet espace de débats entre professeurs, chercheurs et étudiants.

Ce qui était remarquable, c'était son attitude d'ouverture, une attitude subversive dans laquelle nous sommes enfermés entre culture populaire et culture d'élites.

Il parlait avec tout le monde et ne faisait aucune différence de classe sociale. Il engageait une conversation avec des gens qui n'avaient jamais ouvert un livre de leur vie. Toujours quelques mots échangés avec le vendeur de poissons ou le boutiquier.

Il savait écouter, c'est-à-dire, il laissait parler ce qui il avait entendu, même lorsqu'il s'agissait d'histoires extraordinaires, invérifiables qui dépassaient l'entendement comme celle du marabout qui aurait traversé le fleuve Gambie en voiture. Bien sûr, il émettait parfois des réserves, mais toujours avec respect, sans jamais faire montre de supériorité intellectuelle. Car le travail de chercheur était pour lui également un travail de psychanalyste qui écoute et qui apprécie, sans privilège épistémologique vis-à-vis de son interlocuteur.

Or comme écoute, compréhension et dialogue sont inséparables et fondamentaux pour penser l'*Être*, car c'est toujours de lui, de sa compréhension et/ou de son oubli qu'il s'agit, rappelons qu'Ibrahima Sow était un philosophe anthropologue. Que plus que tout, il avait besoin d'aller sur le terrain pour rencontrer l'*Autre*, car : « L'identité c'est aussi l'affirmation de la différence » (Sow 2009 : 137), comme il disait.

Au cours de ses enquêtes de terrain, ses *roads ethnography*, récusant la *mise en ethnie* et l'image plaquée d'une certaine anthropologie, il loge chez les familles et il lui arrive souvent de dormir dans des véhicules, dans des lieux où l'on redoute des piqûres de scorpion ou de serpent, en général chez les Peuls nomades qui ont leurs cases dressées au milieu de nulle part, ouvertes à tous vents.

Au rebours d'un certain travail de terrain traditionnellement mené par un observateur étranger sur des communautés locales, il favorise la pro-

duction d'un savoir émanant directement des autochtones, pour faire rentrer l'Autre, comme sujet, comme pensée, consciente ou inconsciente.

À 32 ans seulement, il écrit *Le monde des Subalbe*, un essai anthropologique de 1982. Il explique :

« Mythe ou réalité? Question sans doute artificielle: l'essentiel est ailleurs qui englobe et intègre en une totalité vécue faits et représentations, révélant ainsi un monde plein et riche et une manière originale d'habiter. » (Sow 1982 : 283).

Μῦθος ou λόγος ? Question évidemment artificielle! Car «dans l'aube profonde du déploiement de son être, la pensée ne connaît pas le concept» (Heidegger 1986 : 38). Dans le fond originel de l'acte de connaître, il n'y a pas d'opposition entre concept et mythe, aucun ne précède l'autre, ils sont confondus comme le corps et l'âme.

Cet essai sur les pêcheurs toucouleurs nous confronte à une autre vision du monde, à une autre ἐπιστήμη, à un rapport différent au κόσμος. Au-delà de toute définition occidentale d'animisme, au-delà de tout principe d'identité et de non-contradiction qui veut que l'eau soit seulement de l'eau, s'affirme l'ambivalence d'un système de significations énigmatiques où le fleuve, les arbres sont chargés d'un sens métaphysique. « Le fleuve est (...) tout un monde de ferveur, de passions, de croyances, de rites et de cultes » (Sow 1982 : 240).

Il s'agit ici d'un langage articulé, original, valable et valide à côté de n'importe quelle autre culture. Et il délivre un sens à celui qui sait l'écouter, le lire, à celui qui est initié, qui est passé d'un état de nature à un état de culture, qui a dépassé son individualité dans le corps collectif de la *communitas*.

« L'exemple *cuballo*, le monde des pêcheurs toucouleur, montre que ce qui est recherché, c'est le besoin d'un accroissement de pouvoir fondé sur un savoir-faire, une technique, voire une *poiesis* qui est fondamentalement une éthique en prise sur des rites et sur des incantations pour assurer une domination plus sûre des êtres du fleuve » (Sow 2010 : 224).

Enfin qu'est-ce que le réel au juste? Car on n'habite pas le réel, mais toujours l'interprétation du réel :

« Le concept de réalité n'est pas seulement circonscrit à ses aspects objectifs et physiques, mais fait place à l'imaginaire, aux représentations de l'inconscient ouvert à l'indicible en résonance profonde avec le monde, les êtres et les choses » (Sow 2009 : 129).

Je me suis tellement battue avec les textes du Prof. Sow qu'enfin je crois avoir compris. Après tout, quand l'homme entre dans le monde, il entre dans du symbolique qui est déjà là. Ce n'est donc pas l'homme qui constitue le symbolique, mais c'est le symbolique qui constitue l'homme.

D'ailleurs, l'Occident aussi a ses propres symboles et mythologies, ceux du néolibéralisme et du rationalisme ; le récit est celui du progrès et au centre de cette mythologie, qu'habite l'imaginaire globalisé, il

y a la technique et l'argent. C'est lorsque on ne décode pas ceux-ci comme symboles, mythes du discours néocapitaliste du progrès (« du progrès sans développement » comme disait Pasolini) qu'il y a de l'aliénation, du conformisme et donc de la soumission qui transforme les hommes en machines, en marchandises.

C'est pour cela donc que « les frontières entre le concret et l'imaginaire n'ont pas de sens » (Sow 2009 : 140).

Son parcours débouche également sur le croisement de l'anthropologie et de la psychiatrie. Sa capacité à se poser toujours au-delà de la limitation des catégories de disciplines le conduit indéniablement à explorer l'univers de la folie et du désordre mental. Il s'intéresse aux œuvres des malades mentaux, dont l'un d'eux lui a offert un tableau qui a servi à illustrer son ouvrage sur *La symbolique de l'imaginaire* (2008) : un même personnage dédoublé, qui « nous regarde alors que nous croyons regarder le tableau » il me disait. Un autre tableau veut témoigner de la réalité indicible du monde du schizophrène impossible à vivre autrement que par l'expression artistique. En l'écoutant dans sa lecture de ces tableaux, je ressens l'absence de naïveté dans ces œuvres qui méritent qu'on les observe du point de vue de la personne qui les a conçues et non du critique de l'art qui les examine comme s'il ne pouvait exister qu'une seule façon d'habiter le monde.

La liberté de sa pensée n'arrêtait pas de me surprendre. Alors que j'étais en train de faire référence à la catégorie esthétique (de l'art baroque) de l'*horror vacui* pour commenter le délire des formes et couleurs du tissu wax, il décline sociologiquement l'*horror vacui*, la peur du vide, pour dévoiler le besoin de remplissage de la quotidienneté sénégalaise que ce soit par le discours, par la vêtue ou par le geste. Cette appropriation relève bien de l'intertextualité, qui nous rappelle qu'on n'est jamais propriétaire d'un langage.

J'ai longtemps observé la photo que j'ai prise de lui en 2016. Je lui avais proposé de le photographier, je voulais capter son regard de phénoménologue, pour lequel la vision est un acte complexe, de suspension de langage, car il n'y a pas de pensée sans vision. En effet *ἰδὲ ἰδεῖν*, dont dérive le mot idée, veut bien dire voir. Avoir des idées revient à savoir voir. C'est le voir qui produit le savoir et pas l'inverse.

Donc un jour, en fin de matinée cela s'est fait sur la terrasse de sa maison en face du mur blanc, et non pas comme le voudrait le code photographique de l'intellectuel en face de sa bibliothèque ou en en train d'écrire.

Et aujourd'hui, je continue à regarder ce regard qui regarde, qui garde le sentiment d'opacité du monde, d'énigme de la vision et du visible, de la texture imaginaire du réel.

Quand je pense à Ibrahima Sow, ce qui est triste, c'est de constater à quel point l'intellectuel dissident est en voie de disparition. Les intellectuels ne savent plus déranger comme il le faisait, ils ne savent

plus parler que le langage de l'apparatus.

A propos des flux migratoires vers l'Europe, Ibrahima Sow disait :

« L'Europe est la première cause du mal [...] avec les guerres de positionnement stratégiques qu'elle a générées partout dans le monde pour ses seuls et uniques intérêts, avec la paupérisation de plus en plus grande qu'elle a créée en sous-développant sans état d'âme les États et en les spoliants, en contribuant à installer au pouvoir des chefs d'État fantoches, en positionnant des lobbies qui gangrènent les économies nationales des pays sous tutelle, en créant des institutions financières qui imposent leurs diktats au nom des droits de l'homme, de la démocratie et de la bonne gouvernance [...]. Il est temps de s'attaquer aux vraies causes, en changeant de paradigmes, en préservant non pas seulement les intérêts de l'Union européenne, mais aussi la dignité du monde libre, une égale dignité et les mêmes droits à jouir des ressources du monde » (Sow 2016).

Ibrahima Sow était un *outsider*, il pensait sans calculer, car comme nous le dit Heidegger, la pensée qui calcule ne pense pas.

Il était un vrai intellectuel : soit il parle, soit il se tait. Mais s'il choisit de parler, il doit nécessairement dire la vérité et la dire au pouvoir.

Il partait en combat avec force, énergie et style contre ce qui divisait sa société, contre les aliénations et ses perversions : l'intériorisation des stéréotypes et des clichés coloniaux, l'impérialisme et le mimétisme inconsidéré qui font de l'Europe un modèle, la nécessité de démystifier et démythifier le pouvoir que l'on prête aux marabouts mystificateurs.

Il avait, cependant, un regret. Il m'avait avoué le regret de sa vie qui était de ne pas avoir interrompu le discours de Sarkozy à l'amphithéâtre de l'UCAD en 2007 :

« Je crois encore entendre le président français Nicolas Sarkozy, fustigeant, à Dakar, lors de son fameux discours, les Africains qui ne sont pas encore entrés dans l'histoire comme celle qui, dans l'idéologie de l'Occident s'inscrit dans l'écriture, dans la mouvance technologique et industrielle » (Sow 2010 : 56).

« Un discours qui s'inscrit dans les multiples dénégations des hégémonies occidentales de la pensée et de la culture africaines [...] à travers ses anthropologues, ses idéologues, ses ethnologues, ses historiens, ses politiciens, ses missionnaires et ses philosophes pour fonder ses diverses dominations, pour étendre son impérialisme politique, culturel et économique » (Sow 2010 : 32).

La réponse de l'intelligentsia africaine au discours du premier citoyen de France justifiant les bienfaits de la colonisation pour le développement des Africains a été le silence. Un silence politique, un silence de plomb, un silence de peur, un silence de pain. Dans ce silence, le professeur Sow me racontait que le fils de Cheikh Anta Diop,

Cheikh Mbacké s'était résolu à quitter l'amphithéâtre. L'amphithéâtre de l'université qui porte le nom de son père.

Depuis lors, il me disait, il s'était promis de ne jamais fléchir pour relever ce qu'il considérait comme des injustices. Il parlait de crime intellectuel commis par le président poète Léopold Sedar Senghor envers Cheikh Anta Diop, en lui interdisant toute carrière universitaire dans son pays pour dissimuler son savoir aux yeux du monde. Il me disait alors que l'histoire retiendra de Senghor cet inadmissible crime (concernant surtout Mamadou Dia) que ne justifient que la jalousie et la hantise de conserver un pouvoir éphémère de chef d'État qu'il a dû d'ailleurs quitter de lui-même. Senghor a su pourtant pardonner au fond de son cœur des fautes et crimes autrement bien plus graves de la France, infiniment plus atroces d'esclavage, de colonialisme, de racisme, de traitement ignoble envers les tirailleurs sénégalais à l'exemple des révoltés du Camp Thiaroye.

Le mal n'est pas un objet, il est un sujet, la vérité n'est pas toujours méthodique et l'histoire officielle n'est que la stipulation politique de l'élite. Pour Ibrahima Sow la violence du pouvoir était aussi le moteur de son écriture philosophique, sa façon de résister aux solidarités intellectuelles, de déconstruire les édifices idéologiques, les jeux des vérités et les fausses notes de sa société, s'ouvrant sur un possible qui semble aujourd'hui pour autant fermé, mais qui garde à l'esprit que « plus haut que la réalité se tient la possibilité » d'après l'enseignement de Heidegger (1986 : 38).

Je tiens Ibrahima Sow pour un maître et lorsque j'aurai besoin de m'approcher de ce qui est difficile à saisir, lorsqu'il me faudra penser en terme d'Être, je convoquerai sa pensée : « À côté de la détermination de soi se profile l'autre, toujours présent, même absent » (Sow 2010 : 257). Penser l'Être donc à partir de l'Autre pour ne pas dévisager l'Autre à coup de projections exotiques et pour ne pas trouver sur le visage des Autres que son image propre plus ou moins altérée, plus ou moins ratée.

Moi, toi, nous tous, aurons besoin d'Ibrahima Sow à nos côtés pour créer cet espace de pensée libre de tout dogmatisme, capable de réconcilier science et philosophie, érudition et sagesse, savoir et art, capable surtout de repenser et refonder la synergie entre réel et imaginaire.

C'est d'un philosophe dont les pays vont se souvenir et lire. C'est de la pensée philosophique dont on a besoin enfin pour s'engager dans ce qui nous fait signe dans l'expérience, pour se révolter, pour affirmer la différence, pour décider de sa culture, de son langage, de ces possibles. Afin de rester vivant. Et mourir vivant.

NOTES

- (1) Ibrahima Sow *Divination Maraboutage Destin*, Dakar, IFAN Ch.A.Diop, 2009, p. 137.
- (2) Ibrahima Sow *Le monde des Subalbe (vallée du fleuve Sénégal)*, Bulletin de l'IFAN, 44, série B, n.3-4, Juillet-Octobre 1982. Paru le 30 avril 1986:p.283
- (3) Martin Heidegger, cité par Ibrahima Sow, *La philosophie Africaine du pourquoi au comment*, Dakar, IFAN Ch. A. Diop, 2010, p.249
- (4) Ibrahima Sow *Le monde des Subalbe (vallée du fleuve Sénégal)*, Bulletin de l'IFAN, 44, série B, n.3-4, Juillet-Octobre 1982. Paru le 30 avril 1986:p.240
- (5) Ibrahima Sow *La philosophie Africaine du pourquoi au comment*, Dakar, IFAN Ch. A. Diop, 2010, p. 224
- (6) Ibrahima Sow *Divination Maraboutage Destin*, Dakar, IFAN Ch.A.Diop, 2009,p.129
- (7) Ibrahima Sow *Divination Maraboutage Destin*, Dakar, IFAN Ch.A.Diop, 2009,p.140
- (8) Ibrahima Sow *Alerte à la bombe migratoire, contribution du 28 juin 2016*, <https://senexalaat.com>)
- (9) Ibrahima Sow *La philosophie Africaine du pourquoi au comment*, Dakar, IFAN Ch. A. Diop, 2010,p.56
- (10) Ibrahima Sow *La philosophie Africaine du pourquoi au comment*, Dakar, IFAN Ch. A. Diop, 2010, p.32
- (11) Martin Heidegger, *L'Être et le Temps*, Paris, Gallimard, 1986, p.38
- (12) Ibrahima Sow *La philosophie Africaine du pourquoi au comment*, Dakar, IFAN Ch. A. Diop, 2010, p.257